



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Fresque cruelle et tragique sur la Première Guerre mondiale, ***Au revoir là-haut*** (Albin Michel) nous conte les tribulations de deux rescapés des tranchées. Cet ouvrage monumental a valu à **Pierre Lemaitre** de recevoir le prix **Goncourt 2013**. Nous nous en réjouissons pour Pierre mais aussi pour tous les polardeux car après Jean Vautrin en 1989, c'est la deuxième fois que le Goncourt est attribué à un auteur de polars. Comme en écho, quelques jours plus tard, le jury belge attribuait le prix **Rosell** (équivalent du Goncourt français) à **Alain Barenboom** pour son roman ***Monsieur optimiste***. Touche-à-tout de talent, ce romancier multiscientifique que j'ai eu la chance de rencontrer à Bruxelles, il y a quelques années, est un homme talentueux et fort sympathique, et j'avais commenté un de ses romans noirs dans le n° 133 de cette revue en commettant une erreur dans le titre. *Péril en ce royaume* étant devenu *Péril en la demeure*.

Dans le domaine des prix, c'est aussi la saison chez les polardeux. En voici une brassée : **Grand prix de littérature policière** : domaine français à **Sandrine Collette** pour ***Des nœuds d'acier*** (Denoël), domaine étranger à **James Sallis** pour ***Le Tueur se meurt*** (Rivages). Le salon de **Cognac** a notamment couronné : meilleur roman ***Et si Notre-Dame dans la nuit...*** (L'Aube) de **Catherine Bessonart** ; et meilleur livre jeunesse ***Interception*** (Rageot) de **Marin Ledun**. Le jury du festival **Toulouse Polars du Sud** a attribué son prix **Violeta Negra** au roman ***Le Prix de mon père*** (Rivages) de l'écrivain basque **Willy Uribe**. Le prix spécial du jury a distingué ***Le Collier de la colombe*** de **Raja Alem**, une romancière originaire d'Arabie Saoudite. Née en 1975 à La Mekke, elle a publié une douzaine d'ouvrages et le titre primé avait reçu le Prix international du roman arabe. L'originalité de cet ouvrage est évidente. Il n'est, en effet, pas si courant de dénicher un polar arabe, d'autant plus écrit par une jeune femme. Durant plus de sept cent vingt pages, l'inspecteur Nasser mène l'enquête à la suite de l'assassinat d'une femme, retrouvée nue, le visage défoncé, dans un passage de La Mekke. Port du voile oblige, personne n'a jamais vu le visage de la victime et son identification n'est pas de tout repos. Cette situation permet à la romancière de mettre en évidence que tout en usant du progrès technique dans son quotidien, la population reste tributaire des pratiques religieuses assorties du poids des traditions. Ultime innovation : faire raconter par le pas-

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

GILLIAN FLYNN, LE TOP DU POLAR FÉMININ DÉPRESSIF

Ras-le-bol des polars avec multiples narrateurs ! Pourquoi donner la parole à chacun en chapitre bien tranchés telles les strates colorées de verrines tape à l'œil ? L'auteur pense-t-il vraiment que le lecteur va s'accaparer ces nouveaux langages toutes les dix pages ? Choisir un narrateur-personnage est une redoutable gageure car il faut limiter le point de vue à ce qu'il vit. Et, dans le polar, quand ce n'est pas un flic, le challenge est difficile. Si des auteurs prennent de multiples narrateurs c'est parce qu'ils sont coincés avec un seul ! Ils se disent aussi qu'ils vont épater la galerie avec leur palette stylistique. Belle gamelle en perspective. C'est lorsque l'on choisit un seul narrateur-personnage et le passé composé, beaucoup plus pertinent que le présent, que l'on renforce encore plus la notion d'immédiateté pour le lecteur. Encore faut-il que ça tienne la route jusqu'au bout... L'Américaine **Gillian Flynn** fait un tabac actuellement avec son troisième titre **Les Apparences** qui sortira d'ailleurs en film cette année mais c'est son premier, **Sur ma Peau**, que le chroniqueur a déniché par hasard dans un Trocanton pour quatre-vingts centimes d'euros (livres de moins de cinq cents pages, au dessus c'est un euro cinquante). *Sur ma Peau* a une maquette bluffante : la lame de rasoir en gaufrage argent brillant sur fond noir mat est de taille réelle et semble posée entre les lettres du titre. Cette maquette US a d'ailleurs été reprise par de nombreuses éditions internationales. La narratrice-personnage s'appelle Camille. Elle est journaliste dans un quotidien de Chicago, boit trop, vit seule et traîne un mal de vivre pas possible. Son patron très *pater familias* l'envoie au fin fond du Missouri dans la petite ville de Wind Grap car elle y est née et y a grandi. Une

deuxième petite fille y a été étranglée avant d'avoir les dents arrachées. Objectif premier du patron : comme aucun quotidien n'est sur le coup et que la journaliste est du coin et connaît tout le monde, les scoops vont s'enchaîner. Objectif second : dynamiser la Camille, la sortir de sa boue et lui redonner confiance (on aurait aimé de tels objectifs pour **Les Déferlantes** de **Claudie Gallay**, un euro cinquante à Trocanton, top roman dépressif féminin français avec une héroïne qui compte les œufs de mouettes autour de La Hague). Notre narratrice personnage au passé composé se lance donc dans l'aventure mais, bien sûr, tout foire. D'abord, l'accueil de sa famille qui doit l'héberger, en particulier sa mère Adora (ça ne s'invente pas) lisse, belle, chic, riche, glaciale ; Amma sa demi-sœur de treize ans, Barbie en devenir, jouant à la poupée devant sa mère mais vraie petite pute à l'extérieur. Elle fume, elle boit, elle a tous les vices mais elle n'a surtout pas de poils sur les cuisses. La population est méfiante et taiseuse tout comme la police. Après la boisson, Camille se livre peu à peu. Elle s'est auto-mutilée pendant toute son adolescence (d'où la lame de rasoir et le titre), traçant des mots sur tout son corps. Résultat : elle doit rester couverte du cou aux chevilles et les cicatrices de ses mots se rappellent à elle quand la situation s'y prête. Là, ses mots hurlent ! La pauvre Camille fait de son mieux pour écrire ses articles mais elle se fait jeter par les familles. Unique source de renseignement : les copines riches, botoxées et bavardes de sa mère qui carburent au vin blanc dans le seul restau classe de la ville (l'autre rade est peuplé de machos pauvres, ridés et muets éclusant leur bière). Gillian Flynn a pour elle une écriture *au rasoir*. À la lire, on a l'impression qu'on ne doit pas perdre une miette (contrairement à Claudie Gallay). Elle n'a pas son pareil pour tirer à la ligne et rendre intéressantes des scènes où il ne se passe rien. Sa progression est assez envoûtante, ses descriptions passent réellement par l'œil de la narratrice, les dialogues sont bons et devant toutes ces réussites, le lecteur se demande avec angoisse comment elle va mener sa barque jusqu'au bout quand on sait, comme avec Linwood Barclay, combien tout peut prendre l'eau vers la moitié, voire le dernier tiers du livre (pour Claudie Gallay c'est dès le début). De grosses couleuvres et d'énormes ficelles com-





© Gregor

mentent à se tortiller autour de la barbare Barbie de treize ans. Puis autour de la mère avec des scènes invraisemblables qui font basculer le roman dans le psychodrame grand-guignol. N'est pas Tennessee Williams qui veut. Gillian est une fan des frères Grimm. Elle avoue d'ailleurs sur son site que le personnage d'Adora lui fut inspiré par eux. Et c'est là que sa barque prend l'eau car l'explication des crimes et l'identité de l'assassin relèvent effectivement du conte. On aurait bien aimé être prévenu avant. Mais c'est sans doute cette dimension qui séduit le public car en trois titres, la belle et lisse Gillian a augmenté et son nombre de pages et ses tirages. Beaucoup louent son écriture du malaise. Elle se dit fascinée par la violence des femmes et a (mal) digéré Bettelheim. Ici, la mère et sa troisième fille, affrontent la seconde (une première est déjà morte) : elles sont les personnifications des pulsions qui agitent notre Camille narratrice-personnage au passé trop composé. Le coup de la maison de poupée pavée des dents des victimes achève le lecteur.

Michel Amelin



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel

02.41.21.14.60

www.sadel.fr

Suite de la page 1

sage lui-même, qui se confie au lecteur, la vie de ses habitants et les enjeux dont il fait l'objet, le tout baigne dans une écriture qui alterne modernisme du roman noir et tradition orientale à la mesure de l'apparition de ces deux thèmes dans le récit.

L'évocation de cet ouvrage de grande qualité me conduit à préciser quelques éléments sur l'évolution du polar. Ces dernières années, les statistiques émanant du ministère de la culture recensent bon an mal an autour de trois mille six cents romans policiers. De ce chiffre énorme découle plus d'une centaine de collections, phénomène typiquement français. J'ajoute que la majorité des éditeurs ou directeurs des dites collections sont des femmes. Autre détail d'importance, pour subsister dans un tel déferlement de livres et de collections, deux éléments sont essentiels : privilégier une qualité littéraire de bon niveau, innover dans le choix des auteurs et de leurs pays.

C'est ainsi que depuis quelques années, diverses collections dont la production n'excède pas une douzaine de titres dans l'année, se sont manifestées en apportant au lecteur des nouveautés indéniables. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut citer **La Manufacture de livres** avec *Un long moment de silence* de **Paul Colize**. **Toucan noir** qui édite **Jean-Luc Bizien** (*La Frontière des ténèbres*) et **Alexis Aubenque** (*Stone Island*). **Au-delà du raisonnable** avec **Elena Piacentini** (*Le Cimetière des chimères*) et **Laurence Biberfeld** (*Les Enfants de Lilith*). Tous ces éditeurs publient prioritairement des auteurs francophones. D'autres éditrices nous font faire le tour du monde. **Mirobole**, petit nouveau, affiche à ce jour deux titres. Le Danois **Inger Wolf** (*Nid de guêpes*) et une découverte, le Polonais **Zygmunt Miloszewski** (*Les Impliqués*). **Ombres noires**, après un an d'existence, possède un catalogue éclectique dans lequel font bon ménage Russe, Africain du Sud, Allemande, Mexicain, Argentin ainsi que le poète équatorien, **Alfredo Noriega** (*Mourir, la belle affaire*). Chez **Asphalte** prédominent les auteurs de langue espagnole avec **Leonardo Oyola** (*Chamamé*, Argentine), **Carlos Zanòn** (*Soudain trop tard*, Catalogne), **Francisco Suniaga** (*L'Île invisible*, Vénézuéla) et **Lorenzo Lunar** (*La Vie est un tango*, Cuba).

Tous les titres cités sont de bons romans qu'il est impossible de chroniquer ici, même si nous avons toutes les pages de la revue.

Claude Mesplède

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Que viva la diversité...

Ça fait quelques années qu'on le répète, mais il y en a marre des Nordiques... Comme le disait je ne sais plus quel auteur scandinave, « notre lectorat est très routinier et il adore lire des enquêtes policières ». Moralité, en ce moment nous avons une surreprésentation d'auteurs nordiques (et on se doute bien que tous les éditeurs ne lisent pas toutes ces langues aux O barrés ou A avec deux points dessus) et d'histoires de commissariat qui, mais ce n'est qu'un avis personnel, « tuent » le développement du polar. Depuis trente ans, auteurs, éditeurs, critiques, œuvrent pour la reconnaissance du polar, pour le sortir des stéréotypes et que ne cesse-t-on de voir sur les étals des librairies ?... Des histoires de commissariat aux flics dépressifs (pour faire court). Quand c'est Sjöwall & Walhöö (et d'ailleurs Maj Sjöwall a la dent dure sur le genre aujourd'hui) ou quelques autres, OK, lorsque c'est systématique, assez....

C'est pour ça que l'arrivée quasi simultanée de trois auteurs sud-américains nous réjouit. Honneur au plus ancien, **Raul Argemí** dont les chroniqueurs de la TEN vous vantent les mérites depuis la traduction de son premier livre. Qu'importe le registre (noir et sec dans **Le Gros, le français et la souris**, humour de classe dans **Patagonia tchou tchou...**), l'homme est brillant et il le démontre une fois de plus dans ce court (mais c'est une habitude) roman de 2004, **Ton avant dernier nom de guerre (Rivages/Noir** - trad. A. Carrasco-Rahal) 2013. 160 p. 7,65 €). Manuel Carraspique est journaliste. Suite à un accident de voiture, il se réveille dans un hôpital de campagne au fin fond de l'Argentine, « un hôpital destiné à soigner une réserve d'Indiens mapuches, confinés entre un lac et la cordillère des Andes ». Marquez, son voisin de chambre ressemble « à une espèce de momie tout juste embaumée, recouvert des pieds à la tête de bandages et autres compresses verdâtres ». Pour Carraspique, l'homme est dans un état bien pire que le sien... même si lui n'a encore aucune sensation dans les membres. Marquez intéresse beaucoup les flics, qui tentent de le faire parler malgré les dénégations des infirmières. Et cela pique la curiosité du journaliste. Surtout lorsque dans la nuit, Marquez commence à délirer « Dieu, l'alcool et cette putain de descente des Mallines m'avaient conduit jusqu'à ce poste privilégié, près du lit d'un meurtrier mystique. » Comme le dit Carraspique « Personne ne résiste

à une bonne histoire », et Raul Argemí le démontre de manière redoutable.

Argentine toujours, avec la découverte de **Miguel Angel Molfino** chez «**Ombres Noires**» collection dirigée de main de maître par Nelly Bernard, qui a bénéficié des conseils avisés du spécialiste du polar sud-américain, et belle plume par ailleurs (cherchez chez L'Écailler), Sébastien Rutès. **Monstres à l'état pur** » (trad. C. Vasserot - 2013. 280 p. 20 €), commence dans le Chaco (où vit Mempo Giardinelli, excellent auteur publié chez Métailié) où Miro, adolescent campagnard assiste à l'assassinat de ses parents (à coups de fusil, quelque chose de pas beau à voir). Paniqué il prend la fuite – ce qui n'est jamais une bonne idée dans ces cas-là – et se fait prendre en stop par Hansen. Nous ne sommes pas dans un conte de fées, Hansen est un trafiquant d'armes qui sera rapidement partagé entre le désir d'éduquer le petit qui lui semble prometteur et de s'en servir pour une transaction particulièrement dangereuse. Route, bars, hôtel miteux à la tenancière salace, découverte d'une vie dure, tels sont les quelques éléments de ce bon premier polar par un spécialiste des haïkus nous apprend la quatrième de couverture.

Et pour finir, une découverte du même duo chez «**Ombres Noires**», **Mourir, la belle affaire d'Alfredo Noriega** (trad. N. Lalissee-Delcourt. 2013 - 245 p. 19 €). Double découverte, celle d'un auteur et d'un pays car c'est, à notre humble connaissance, la première référence noire équatorienne. Le roman se déroule à 2850 mètres d'altitude à Quito et débute par un accident qui « restera en suspens dans les limbes de la loi où sont englouties la plupart des affaires du même genre dans ce pays. Des milliers de morts impunies, des milliers de blessés qui ne sauront jamais pourquoi ils se sont retrouvés dans l'état où ils se sont retrouvés. » Noriega ne travaille pas pour l'office de tourisme de son pays : dans ce roman abrupt, tout comme les pentes des volcans équatoriens, violent (la violence est omniprésente dans la ville), il dépeint un pays « que nul ne comprend ». La quête (plutôt qu'enquête) est menée par un légiste aux belles analyses, la narration bien menée avec ses passages entre différents protagonistes et histoires, le style soigné : c'est du grand art et une très belle découverte.

Christophe Dupuis

EN BREF... QUELQUES POLARS ET INFOS EN BREF...

Mais je fais quoi du corps ? d'Olivier Gay. Le Masque. Authentique noctambule parisien, Fitz doit livrer une dose de cocaïne à un député de la majorité. Las, la porte reste close car le client est bel et bien mort, avec mise en scène de suicide. Dès lors la vie de l'ami Fitz ne vaut pas bien chère, mise à prix par une bande de méchants tueurs. Heureusement, l'homme a des ressources... Olivier Gay nous offre une nouvelle aventure de Fitz, le dealer des beaux quartiers, parisien jusqu'au bout des ongles, dandy superficiel et snob à l'excès, mais finalement sympathique. Il se débat ici avec une belle énergie et un sens de la survie que l'on n'imaginait pas au départ. (16 €)

Nu dans le jardin d'Éden de Harry Crews - Sonatine. Ancienne cité minière florissante, Garden Hills n'est plus que l'ombre d'une ville fantôme n'abritant qu'une douzaine de familles accrochées à l'espoir de connaître de nouveau la prospérité d'antan. Parmi ces inconditionnels, on suit le parcours chaotique de Dolly, une ancienne reine de beauté qui veut monter un spectacle audacieux, de Jester, un ancien jockey au passé douloureux, et de Fat Man, le propriétaire des lieux, un homme obèse qui engraisse de manière exponentielle. Un roman noir complètement déjanté sur lequel plane le terrible désespoir d'une communauté abandonnée dans un no man's land social total. (236 p. - 19 €)

Piégés dans le Yellowstone de C. J. Box. Le Seuil « Policiers ». Policier du Comté de Lewis et Clark dans le Montana, Cody Hoyt, trente-huit ans, tente de se débarrasser d'une sévère addiction à l'alcool. L'assassinat de son parrain au sein des alcooliques anonymes remet tout le processus en question, et Cody compromet sa carrière pour identifier le tueur. Son enquête l'entraîne sur les traces d'un groupe de randonneurs au cœur du parc de Yellowstone, parmi lesquels se trouve son propre fils. Ce roman de C. J. Box fait la part belle à l'enquête criminelle sans négliger l'hommage appuyé à cette belle et sauvage nature qui constitue la marque de fabrique de cet auteur du Wyoming. (22.50 €)

Veuve noire de Michel Quint. L'Archipel « Cœur noir ». Paris, novembre 1918. Tandis que la Capitale fête la victoire de l'armée française, Léonie, une journaliste de trente ans,

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les quatre cartes couleurs de Gérard Berthelot en tirage très limité et les deux cartes de Grégor présentées ci-dessous en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



pleure son mari tué dans la boue du Chemin des Dames. Elle est réconfortée par un drôle d'ancien combattant qui la séduit avant de disparaître, laissant derrière lui des œuvres d'art de provenance douteuse. Aidée d'un photographe très sympathique, Léonie essaie de tirer l'affaire au clair. Le style remarquable de Michel Quint s'accorde à merveille avec cette sombre intrigue criminelle qui explore avec intérêt le milieu artistique

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Romain Slocombe, *Première station avant l'abattoir*, Le Seuil (21.50 €).

Le premier roman que j'ai lu de Romain Slocombe, c'est *Brume de printemps*, trouvé chez mon bouquiniste préféré. Un « Série noire » (N°2617) de 709 pages dont les têtes de chapitre sont des haïku. L'action se passe au Japon en mars 1995. Le photographe Gilbert Woodbrake accompagne un journaliste de la télévision pour un reportage sur le traitement des animaux. Parallèlement, Gilbert Woodbrake mène plusieurs vies et a une passion, un fantasme : il photographie les Japonaises en uniforme - militaire, infirmière, etc. Mars 1995, c'est aussi le moment où les adeptes de la secte Aum préparent l'attentat au gaz sarin dans le métro de Tokyo. Gilbert et son comparse croiseront, au cours de leur périple nippon, deux jeunes Japonaises qui en seront les premières victimes. Woodbrake n'en sortira pas indemne. J'avais bien aimé la façon dont Slocombe traitait du sujet, une société en déliquescence et en route vers l'apocalypse, et le décalage des personnages en proie à leurs propres démons et leur ambiguïté.

Qu'allais-je retrouver dans *Première station avant l'abattoir*, un roman qui couvre une période tout aussi tendue de notre histoire contemporaine, les années qui suivent la fin de la Première Guerre mondiale ? L'encre du traité d'armistice signé dans le wagon-restaurant de la gare de Rethondes n'est pas encore sèche que déjà couvent d'autres éclatements. Montent d'autres bruits de bottes. Le talent de Slocombe, c'est d'emmener le lecteur là où il ne s'y attend pas. Au risque même de le dérouter. Et l'on se demande, dès les premières pages, si l'on est dans la fiction ou dans l'histoire. Le narrateur, en 2011, accepte d'entreprendre les mémoires de Gilbert Woodbroke à partir d'un manuscrit présenté comme une autobiographie déguisée. Ce manuscrit relate les activités d'un journaliste britannique, Ralph Exeter, en réalité un agent de la Guépéou, qui part suivre à Gênes, en 1922, une conférence internationale pour débattre de l'Europe de l'entre-deux-guerres. On suit alors le périple de cet agent, l'élimination de son contact soviétique et d'autres, jusqu'au recours de Ralph Exeter à la figure montante italienne du moment, Benito Mussolini... *Première station avant l'abattoir* pose bien la montée des extrémismes. Marque bien les prémices du deuxième conflit mondial et de la guerre froide qui suivra. Distille en filigrane des personnages ayant

véritablement existé. Et si l'auteur ne cède jamais à la facilité, cette succession d'événements et de descriptions, les intrications subtiles, qui nouent et dénouent les différents protagonistes, demandent au lecteur une certaine concentration, voire menacent de le décourager d'aller jusqu'au bout de l'intrigue.

Romain Slocombe est l'auteur d'autres romans, parmi lesquels *Monsieur le Commandant*, lauréat du prix Nice-baie des Anges et du Trophée 813. Il est également essayiste et auteur de BD. On peut aussi écouter *Hématomes*, sur le site des fictions radiophoniques de France culture.

Lu, relu, relire, de ma tire-lire, j'ai extrait **Fausse balle de Paul Benjamin**. Signé en 1978 par Paul Benjamin, le livre *Fausse balle* est-il le dernier né de l'auteur ? Pas du tout. C'est le premier d'une longue série, à ceci près que c'est le seul, pas d'aîné, ni de cadet dans cette catégorie du noir. Fils unique donc pour *Fausse balle*, seul polar signé par Paul Benjamin, pseudo de Paul Auster, son premier livre accepté par les éditeurs. Cela mérite bien de s'y arrêter quelques instants, histoire de voir si on retrouve quelques clés de l'univers austérien dans ce livre édité chez Gallimard en 1993 pour la version française, (collection « Série noire », n°2295). *Fausse balle* contient tous les ingrédients d'un polar version Lawrence Block. Un détective privé un peu paumé, Max Klein, looser désabusé qui noie sa peine comme il peut et se passionne pour le base ball. Il vient retrouver, dans les bas-fonds de Boston, une jeune fille de bonne famille qui préfère le trottoir à la vie cosue et bourgeoise proposée par ses parents. Max Klein s'apprête à dépenser à Paris l'argent durement gagné versé par le papa pour retrouver sa progéniture lorsqu'il est sollicité par un ancien champion de base ball, devenu handicapé à la suite d'un accident de voiture. Cherchez la femme... Au delà de l'intrigue, retrouve-t-on dans ce premier livre de Paul Benjamin, la veine « Auster » ? Le ton, le thème, le style ? Qu'on en juge par ce court extrait : « Le lanceur venait d'envoyer la balle et le batteur rejetait ses bras en arrière pour frapper au moment où j'arrivai, mais je dépassai la cour avant d'avoir vu la suite, et le mur de brique de l'école me bloqua la vue. C'était un moment figé dans le temps, et l'image de la balle blanche suspendue dans les airs ne me quitta pas comme une vision d'éternelle attente. »

Martine Leroy Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Le mal à la racine : Dernière fenêtre sur l'aurore, de David Coulon

Il arrive que certains livres vous tombent dessus sans crier gare. Dans ces cas-là, des lecteurs disent qu'ils « n'ont pas pu lâcher » tel ou tel roman. Selon moi, il s'agit d'une erreur de formulation. Car dans de telles circonstances, c'est le roman qui ne vous lâche plus. C'est lui qui vous grignote de l'intérieur, qui s'immisce dans les méandres de votre cerveau, c'est lui qui mène la danse macabre et enchaîne les gauchedroite et les uppercuts au foie. Et *Dernière fenêtre sur l'aurore* est un livre de cette trempe-là.

Bernard Longbey est flic. À la brigade des mineurs. Il passe donc son temps à recueillir les témoignages d'enfants et de mineurs victimes d'abus et de sévices. Pour exercer cette profession, il convient d'être soi-même équilibré et de savoir garder la tête froide en toute circonstance. Or ce n'est pas vraiment le cas de Bernard Longbey. Sa femme et sa fille ne sont plus là. Il ne cesse de penser à elles qu'en focalisant sur le meurtre d'Aurore Boischel. Une jeune fille de dix-huit ans qu'il connaissait. Dans le cadre de son travail, bien sûr... Patrick Bellec est le collègue de Bernard. Beau gosse d'une trentaine d'années, il multiplie les conquêtes féminines. Il se dit qu'il va bien. Se le dit un peu trop souvent, d'ailleurs, depuis que Béatrice l'a quitté. Mais l'autosuggestion a ses limites...

Et puis il y a Rudy Poller. Lui est détective privé. Il a été engagé par un certain Sam, qu'il n'a jamais vu, pour enquêter sur... Bernard Longbey. Reste à faire le lien avec ces quatre types enchaînés qui croupissent dans leur crasse et leurs déjections au fond de ce vieux bunker. Et avec ce réseau pédophile soigneusement dissimulé derrière la façade « respectable » d'une boîte de nuit où travaille l'ex-petit ami d'Aurore Boischel... Aurore encore plus présente depuis qu'elle est absente. Aurore qui hante chaque page de ce terrible livre, jusqu'à donner un double sens à son titre. Aurore prête à ouvrir pour vous la dernière fenêtre sur... l'horreur.

Il y a quelque chose du Brussolo de la période thriller dans ce roman de David Coulon. Le Brussolo de *Dernières lueurs avant la nuit*, au titre curieusement proche. Celui des familles en miettes, des relations perverses et des personnages en rupture. Parfois on pense aussi à la veine sociale d'un Thierry Jonquet, avec la banlieue qui gronde en arrière-plan, et les rumeurs d'émeutes. Mais ici la veine est tranchée, et



coule le sang des bêtes... Enfin, sur le plan formel, ceux qui apprécient la viande hachée servie froide par Christophe Siébert devraient se régaler. Car David Coulon écrit sec, près de l'os, ses phrases courtes cognent comme un tonfa de CRS, et son style est net et sans bavure. Contrairement aux flics qu'il met en scène... Guère étonnant dès lors que quelqu'un comme Thomas Bauduret soit tombé sous le charme vénéneux de ce roman très noir et ait décidé de le faire figurer au sein de la collection « Zones d'Ombre », chez Asgard, qu'il dirige avec brio. Vous avez le droit de vous méfier de mes avis. Mais n'oubliez pas que Thomas Bauduret, on ne la lui fait pas. Cet homme a lu, écrit et traduit des milliers de pages. Ça fait longtemps qu'il est là, et il *sait* ce qui est bon. Or *Dernière fenêtre sur l'aurore* fait mal. Très mal. Et c'est ça qui est bon.

Artikel Unbekannt

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (liste imparfaite) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 165.

-> Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

Lasser, un privé sur le Nil, de Sylvie Miller & Philippe Ward. Critic

1935, Jean-Philippe Lasser est détective. Du genre amateur de whisky, de femmes fatales et de bars mal famés. Il tente difficilement de vivoter et de payer sa chambre d'hôtel grâce à des enquêtes impliquant des personnalités très puissantes et très influentes. En effet, la très grande majorité de ses clients sont... des dieux !

Après le polar dans une ville double imaginaire, après le polar dans un royaume de fantasy, voici le polar uchronique ! L'uchronie, qu'est-ce ? Eh bien, il s'agit d'un univers semblable au nôtre, à l'exception du fait qu'à un moment précis, l'Histoire avec un grand H, a dévissé, proposant ainsi un monde différent où Napoléon est devenu empereur du monde ou bien dans lequel JFK n'a pas été tué à Dallas, etc.

Dans *Lasser*, le monde des années 1930 présente la particularité fantastique que les dieux de l'Antiquité existent réellement, provoquant ainsi de massifs bouleversements dans notre Histoire. Ainsi, l'empire romain et les cités grecques existent toujours, la France est restée la Gaule, et les pharaons égyptiens règnent sur le double royaume du Nil. C'est dans ce cadre un brin mouvementé que notre héros, qui peine à supporter des dieux manipulateurs, puérils, jaloux et destructeurs, se trouve embarqué, bien malgré lui, dans un bateau en direction de l'Égypte afin de se mettre à l'ombre. Une ombre qu'il quittera bien vite, embrigadé par Isis dans une série d'enquêtes rocambolesques. Des boulots qui consistent, entre autre, à faire revenir les eaux du Nil ou à retrouver le sexe perdu d'Osiris. Dans ses missions, il sera aidé par une déité s'incarnant dans un chat, un barman à tête de taureau et autres sectateurs vénérant un gigantesque crocodile...

La quatrième de couverture évoque la rencontre entre *Le Faucon Maltais* et *Qui veut la peau de Roger Rabbit ?*, et c'est bel et bien ce mélange détonnant, hilarant et extrêmement inventif que propose le Noir Duo. L'univers sent les années 1930 bien *pulp*, mâtiné de fragrances antiques, de sombres magies et du piment de l'exotisme. Lasser, véritable détective à l'ancienne, alcoolique, un brin loser, cynique et cœur d'artichaut, souvent forcé d'accepter des enquêtes sous peine d'être vaporisé par un mouvement de cil de ses employeurs, évolue dans ce panier de crabes divins et essaye de tirer son épingle du jeu.

Les auteurs invoquent toutes les images qu'on accole à ce type de personnage, s'amuse à



utiliser les stéréotypes version Égypte de 1935 où les dieux marchent et complotent parmi les hommes. Les situations typiques du roman noir sont revues sous le prisme de l'existence et des rivalités de ces déités, le tout s'assemblant tout au long de nouvelles se suivant comme autant d'affaires. Des dossiers sur lesquels se penche notre détective gaulois désabusé mais endurant et têtue (vu le nombre de raclées qu'il se prend).

Un premier tome de qualité, suivi de ***Mariage à l'égyptienne***, déjà sorti (Cf. page suivante - NDLC), un tome 3 qui sera très vite disponible et un tome 4 prévu : nous n'avons pas fini de suivre ce personnage attachant, sa belle secrétaire pleine d'abnégation, ses contacts délirants dans des enquêtes pleines d'humour et de suspense.

D'ailleurs, le jury du prix *Actusf* est tombé sous le charme, offrant le **Prix de l'Uchronie 2013** à Lasser, détective des dieux pour les deux premiers tomes. Lasser, qui rêve juste d'avoir suffisamment de liquidités pour se payer sa chambre d'hôtel et son single malt afin de rêvasser dans son fauteuil en cuir, appréciera, sans nul doute, la reconnaissance apportée à ses créateurs. Une distinction amplement méritée pour une lecture dépaysante et qui transportera l'amateur de polar *hard boiled* dans un univers des plus originaux.

Julien Heylbroeck

Afin de sonoriser votre lecture pour créer une drôle d'ambiance à l'égyptienne, je vous conseille de passer l'album *Permutation* d'Amon Tobin, où le jazz rétro côtoie les samples jungles.

LE BOUQUINISTE A LU

Dieu ou magie, les détectives ne sourient plus

Lasser, Mariage à l'égyptienne. Critic. Philip Ward & Sylvie Miller. Nous avons fait la connaissance de Lasser (Cf. *page précédente. NDLC*) dans *Un privé sur le Nil* : une suite de nouvelles enchaînées qui permettaient de présenter ce détective français à la Marlowe aux alentours des années 1930, obligé de migrer en Égypte. Ceci dans un monde où les dieux des panthéons polythéistes parcouraient le monde et se mêlaient à plus que soit des affaires des mortels. Lasser à lui seul rassemble l'ensemble des caractères archétypaux de ses confrères du *hard boiled* : alcoolique, déprimé, sensible aux charmes du beau sexe, doté d'une puissante empathie et, ananas sur le kouglof, il bénéficie des faveurs de la fée Chance. Inutile de préciser que l'humour et le référentiel au genre sont omniprésents dans ces aventures qui se poursuivent donc par un roman : *Mariage à l'égyptienne*. Un mariage qui secoue le gotha divin puisqu'une déesse grecque va épouser un dieu égyptien. Tout se passerait au mieux si la promesse ne venait pas à disparaître. Vont alors entrer en compétition les deux panthéons pour savoir quel sera le plus compétent pour retrouver la disparue. Une splendide détective grecque – qui aurait du sang divin – va être opposée à notre Lasser. Inutile de dire que la lutte va être éprouvante pour notre héros, de manières parfois bien agréables (rarement) ou mortelles (souvent). On rencontrera des dieux de toutes nationalités (y compris sumériens et gaulois), des minotaures amicaux, des sphinx morts parlant, des créatures supra-naturelles d'une divine mauvaise foi. Et puis les dieux des autres panthéons sont inquiets de cette alliance car Set est forcément soupçonné et les frontières avec la mort deviennent perméables... Bref, ça bouge beaucoup, on sourit, on s'angoisse pour le dégingandé qui heureusement bénéficie d'un réseau d'amis de confiance aux pouvoirs bien pratiques. Ne nous y trompons pas Lasser réfléchit vite et bien, et son intelligence lui permet d'affronter les situations les plus périlleuses dans des endroits que nous ne souhaitons à personne de visiter. Le génie de l'histoire – et il y en a un « vrai » aussi – réside dans la maestria à placer des éléments totalement incohérents dans cet univers qui devient cohérent et logique. Ceci grâce à des repères réels historiques, géographiques, mythologiques et gastronomiques même, judicieusement disposés dans l'ouvrage

et qui ancrent notre imaginaire dans cette réalité distordue. Lasser est victime de ce qui le fait survivre : son humanité. Fétu balancé dans les tourmentes divines, conscient de sa faiblesse et de l'inanité de sa célébrité, il s'appuie sur ses amis généralement humains - de cœur à défaut de constitution - pour répondre aux défis les plus fous. Et on se laisse prendre au jeu. Cet antihéros est notre représentant dans un monde qui, du fait de sa profession, lui est résolument hostile, et il doit vaincre l'adversité pour nous donner notre place. **Philip Ward et Sylvie Miller** viennent de décrocher le prix **Actu-SF de l'uchronie 2013** à Sèvres et ce n'est pas un hasard. L'un d'entre eux (et j'espère les deux) seront à **imaJn'ère 2014** où ils fêteront le troisième opus de leur œuvre que nous attendons avec grande impatience.

Garrett, détective privé. Mensonge au vif-argent. L'Atalante. Glen Cook

Glen Cook est essentiellement connu pour son cycle de *dark fantasy*, « La Compagnie noire », qui narre les aventures d'une compagnie de mercenaires. Mais il est aussi l'auteur des aventures de Garrett un détective privé (au chapeau mou) dans un monde de fantasy urbaine. *Mensonge au vif-argent* en est le septième opus. C'est bien beau de connaître du monde mais quand une ancienne maîtresse royale demande de retrouver sa fille, on peut se retrouver dans un asile d'aliénés aux méthodes expéditives. Heureusement, le charme de Garrett opérera et lui permettra de s'échapper lesté de deux nouveaux « amis » encombrants. Notre détective devra rassembler les forces vives de ses alliés pour arriver au bout de ses peines. Les standards référentiels sont respectés et l'humour est omniprésent dans ce volet de qualité.

Jean-Hugues Villacampa



**POLAR, SCIENCE-FICTION, BD, COMICS
AMERICAINS, JEUX DE RÔLES
OCCASION / COLLECTOR
3, rue Montault - 49100 ANGERS
Tel : 02.41.39.74.85
CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr**

Enfer noir : quand Alain Corneau rencontre Jim Thompson

Les éditions **Rivages** viennent de publier dans une nouvelle traduction intégrale le roman de **Jim Thompson** *A Hell of a Woman* (1954), que la « Série noire » avait proposé sous le titre vraiment très étrange de *Des cliques et des cloaques* en 1967. *Une femme d'enfer*, traduit pour l'occasion par Danièle Bondil, est le genre de roman qui décrit la misère solitaire urbaine confrontée à une société minée par un monde de consommation à outrance propice à faire péter les plombs.



C'est l'histoire de Frank Dillon, un vendeur au porte-à-porte pour les magasins Rêves à Crédit (appréciez l'ironie du romancier) qui croise Mona, une jeune adolescente, que sa tante prostitue moyennant des avantages confortables – ici une robe de chambre molletonnée. Mona va faire tout d'abord exploser le couple de Frank, déjà en déliquescence, puis elle va surtout contraindre Frank (bien malgré elle) à escroquer l'entreprise qui l'emploie avant de lui faire miroiter un magot entreposé dans la cave de sa maison par sa tante et le conduire tout droit au meurtre. L'escalade de la violence va n'avoir d'égale que la dégringolade psychologique d'un héros qui devient peu à peu – et le lecteur s'en rend compte à la découverte de son journal – schizophrène et paranoïaque. Comme souvent, dans les romans de Jim Thompson, la réalité a deux visages. C'est sûrement ce qui a intéressé Alain Corneau en 1979 quand il a adapté avec *Série noire*, cette *Femme d'enfer*, en lui octroyant un casting impressionnant : Patrick Dewaere (Franck Poupart), Bernard Blier (Staplin), Marie Trintignant (Mona) et Miriam Boyer (Jeanne). Patrick Dewaere reste parfaitement lucide malgré son addiction à la drogue, et nous offre un rôle qu'il a taillé à sa mesure, transformant un ordinaire vendeur

américain en un Français exacerbé, complètement paumé, qui navigue entre deux femmes (Jeanne et Mona), dans une voiture dégingluée, zonant à la recherche d'une cabine téléphonique pour enfumer son patron, Staplin, le tout dans une ville désertée par la réussite économique (le film est tourné entre Saint-Maur-des-Fossés et Créteil). Le réalisateur a fait le choix de transposer l'histoire en France et de la parsemer de chansons de variété française : choix sage et mesuré (avec tout un lot de radios d'époque). Si le film par certains aspects est très daté années 1970, il témoigne aussi de son époque, ce qui en fait un film incontournable (à l'inverse, Gilles Béhat quand il adapte en 1984 *Rue Barbare* de David Goodis, n'évite pas tous ces écueils, et son film est aujourd'hui tellement daté qu'il frise la mauvaise caricature). Bien sûr, le film n'a que très peu à voir avec le roman si ce n'est en filigrane. Le principal procès que l'on pourrait d'ailleurs lui intenter est d'aboutir à une fin somme toute médiocre au regard de celle proposée par Jim Thompson (le scénario est signé Alain Corneau et Georges Perec). Le romancier américain aime avant tout nous plonger dans un tourbillon horrifique, propice à donner plus de relief à Bernard Blier cantonné à une espèce de troisième rôle. Il reste néanmoins aujourd'hui deux scènes qui ont marqué les esprits. Patrick Dewaere qui chante « Mona, Mona, t'as beau être une sacrée gonzesse, j'ai intérêt à m'garer les fesses, p't être bien que je reviendrais jamaisseuh » avant de se répandre sur sa chienne de vie, et sa rencontre explosive avec Bernard Blier quand ce dernier joue les maîtres chanteurs, et qu'il l'incite à le frapper si ça lui fait plaisir. Quant à Marie Trintignant, elle n'a que quinze ans à l'heure de jouer les adolescentes d'enfer et les femmes fatales aux côtés d'un Patrick Dewaere qui expliquera trois jours avant son suicide que *Série noire* est le film qu'il a pris le plus de plaisir à jouer. Un rôle où Marie Trintignant laisse éclater une beauté froide et un charisme tout en chaleur. N'hésitez pas à lire cette nouvelle traduction, et à re-regarder ce film. Les deux œuvres sont aux antipodes et pourtant deux versions d'une même réalité : très Jim Thompson dans l'âme tout ça !

Julien Védrenne

Une femme d'enfer (*A Hell of a Woman*, 1954), de Jim Thompson (Rivages-Noir n°935 – 224 p.)

Série noire (France, 1979 ; 111 min.), d'Alain Corneau avec Patrick Dewaere, Marie Trintignant, Bernard Blier, Miriam Boyer...

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

C'est l'hiver, on va partir vers le nord, nord-ouest avec deux romans d'auteurs qui ne sont plus des découvertes mais qui n'ont peut-être pas encore la reconnaissance qu'ils méritent.

Le premier, **Adrian McKinty**, est irlandais et de nouveau traduit en France après une longue absence. Après *Une terre si froide* revoici Sean Duffy, flic catholique de Belfast, dans *Dans la rue j'entends les sirènes*. Nous sommes dans les mois qui suivent la mort de Bobby Sand. Même s'il est inspecteur à la criminelle, Sean est souvent réquisitionné avec ses collègues pour sécuriser un lieu après un attentat de l'IRA ou encadrer une manifestation des fous furieux protestants. D'autant plus que les militaires sont rappelés pour aller aux Malouines... Voilà qui lui laisse peu de temps et de ressources pour enquêter sur cet étrange tronc tatoué retrouvé dans une valise. Les premières constatations montrent que l'homme est américain, qu'il a été empoisonné avec un poison rare, découpé puis congelé avant d'être trouvé par la police. Complicé, mais Sean est têtu, et ne laisse jamais tomber. *Qu'est-ce qu'ils ont ces Irlandais ? Qu'est qui leur donne ce ton, cette façon d'arriver à nous faire sourire et espérer en la vie et en l'être humain au moment même où ils nous la racontent ? Parce qu'ici, des horreurs, il y en a. Entre un pays en guerre, les attentats et les meurtres de l'IRA, la torture et les atrocités perpétrées par l'occupant anglais, les haines entre communautés, le chômage, la misère rampante, la connerie, le racisme et le sectarisme que suscitent le manque de travail et d'espoir... Et tout ça vu par un flic, forcément au contact de ce que l'humanité peut produire de pire. Pourtant, on sourit, pourtant il y a de l'énergie et de la vie. Et puis il y a du style, de la puissance narrative, de la musique, de l'humanité. Toute l'humanité dans sa petitesse et sa grandeur est dans ces pages. Ajoutez une intrigue fort bien menée, des personnages qu'on a l'impression de connaître tout de suite et comme moi vous direz : « Vive le polar irlandais ! Vive McKinty ! »*

Le second est islandais. En deux romans traduits en France, **Stefán Máni** s'est affirmé comme l'auteur islandais pas comme les autres. Pas de personnage récurrent, pas de mélancolie, une énergie qui décoiffe, des intrigues qui vont à fond. *Présages*, son troisième roman, confirme cette place à part. Hrafn est un tout jeune colosse quand le bateau de pêche à bord duquel il aide son père mécano et le patron Pétur coule. Le capitaine périt dans le naufrage, et le jeune Hrafn et son père survivent par miracle. Deux ans plus

tard, de nouveau par miracle, le jeune homme échappe à l'avalanche qui détruit une partie de son village. Ses parents, son frère et sa sœur meurent dans la catastrophe. Il commence alors une liaison avec Maria, la fille de Pétur, jeune fille suicidaire qui le laisse au bout de quelques mois pour Simon, un dealer de Reykjavik venu se terrer dans leur village perdu pour échapper à l'attention de la police. Des années plus tard, Hrafn est policier à la criminelle de la capitale quand son chemin croise de nouveau celui du truand. Une lutte s'engage qui ne pourra s'achever que par la mort de l'un des deux. Première constatation à la lecture de ce roman de **Stefán Máni**,



l'Islandais qui décoiffe n'a rien perdu de sa capacité à décrire une nature déchaînée. Que ce soit un naufrage, ou une tempête hallucinante, ça déménage. On grelotte, on est secoué, on gèle, on est assourdi par la fureur du vent, on se rapproche instinctivement du feu. Cette violence de la nature entraîne une violence des hommes. Si chez **Indridason** ou **Thorarinson** les personnages dépriment ou cultivent un certain humour flegmatique, ici ils enragent et pètent les plombs. Et ça aussi il le décrit toujours aussi bien. Au froid environnant, ils réagissent par le feu. Une nouveauté dans ce troisième roman est que sans rien perdre de cette rage et de la puissance de son écriture, l'auteur semble gagner un tout petit peu en... J'hésite à écrire sérénité tant ce mot semble incompatible avec l'auteur et pourtant, c'est bien cela que l'on ressent, un peu, au final. On le sent plus indulgent pour ses personnages, pour leurs travers et leur rage, plus « gentil ». En plus de nous secouer, il nous émeut et gagne en profondeur.

Jean-Marc LAHERRÈRE

Adrian McKinty / *Dans la rue j'entends les sirènes* (*Hear the Sirens In the Street*, 2013), Stock « La Cosmopolite Noire » (2013), traduit de l'anglais (Irlande) par Éric Moreau.
Stefán Máni / *Présages* (*Feigd*, 2011), Gallimard « Série Noire » (2013), traduit de l'islandais par Éric Boury.

En bref... En bref... En bref... En bref... En br

Surtout, ne pas savoir de Stuart McBride. Calmann-Lévy « Robert Pépin présente ». Dire que la vie n'a pas été tendre pour le constable Ash Henderson de la police d'Old Castle (Écosse) est un doux euphémisme. Séparé de sa femme, ange-gardien de son zonard de frère, et en délicatesse avec la pègre locale, Ash est surtout détenteur d'un terrible secret : sa fille disparue depuis cinq ans est entre les mains sadiques d'un tueur en série qu'il traque officiellement, aidé d'une psychologue profileuse au mental pour le moins perturbé. L'enquête piétine et Ash devient de plus en plus agressif, perdant toute notion de légalité au profit d'une brutalité qui ira crescendo. Un roman noir d'une extrême violence. (21.90 €)



Les Douze tribus d'Hattie d'Ayana Mathis. Gallmeister « Americana ». Géorgie (USA), 1923. Fuyant les États ségrégationnistes du sud rural, la jeune Hattie et ce qui reste de sa famille s'installent à Philadelphie. Dotée d'un caractère bien trempé, Hattie se marie à seize ans avec un homme un peu faible qui lui fera une douzaine d'enfants aux destins très différents que le lecteur découvre au fil des chapitres qui leur sont consacrés. Émouvant témoignage du parcours parfois tragique d'une famille noire dans l'Amérique du vingtième siècle, ce premier roman d'Ayana Mathis révèle un style très personnel au lyrisme envoûtant, impressionnant de maturité et bouleversant de sincérité. (314 p. – 23.40 €)

Impact de Philip Kerr. Le Masque. États-Unis, 1960. Tom Jefferson, ex-tireur d'élite des Marines et tueur à gages très efficace, est engagé par la mafia pour descendre Fidel Castro dont les décisions gênent les affaires. Juste après les élections américaines, il découvre que sa femme a été la maîtresse de J. F. Kennedy et, quelques jours plus tard, cette dernière meurt

dans des circonstances pour le moins suspectes. Très affecté, Tom entre en clandestinité, pour la plus grande inquiétude des politiques. Sur fond de collusion entre le FBI, la CIA et la mafia, ce suspense de politique-fiction revisite avec intérêt l'histoire de l'Amérique des sixties. (540 p. – 7.90 €)

Le Dernier arbre de Tim Gautreaux. Le Seuil. 1923, Au cœur du marais insalubre de Louisiane (USA), cinq cents ouvriers, pour la plupart noirs et indigents, travaillent dans une immense scierie industrielle. Garant de la sécurité du site, le policier local Byron Aldridge, lutte contre ses vieux démons nés de violents traumatismes subis à Verdun lors de la Première Guerre mondiale. Son frère Randolph, le nouveau directeur, est venu de Pittsburg pour le sauver. La violence, l'alcool, les accidents et la misère rythment la vie du site... Une poignante histoire d'hommes, si différents et en même temps si proches, unis par une fraternité ancrée dans leur histoire commune. (412 p. – 22 €)

Deux anthologies indispensables

Publiées pour l'édition 2013 d'Imaj'n'ère ces deux anthologies sont issues des concours de nouvelles (SFFF et Polar) dont le thème commun était l'apocalypse. Sous les splendides couvertures de Arro qui, juxtaposées, forment une illustration complète, vous trouverez près de trente nouvelles qui rassemblent auteurs professionnels et gagnants des deux concours.



Riposte-Apo (18 nouvelles – 340 p. - 19 €) Couverture et illustrations : **Arro** Textes de : **Batista & Batistuta – G. Bergey – C. Bergzoll – S. Boïdo – A. Cuidet – R. Darvel – X.-M. Fleury – T. Garisaki – T. Geha – R. Herbreteau – J. Heylbroeck – R. d'Huissier – J.-V. Martineau. B. Tarvel – A. Unbekannt – P. Verry – J. Verschueren.**

Total Chaos (9 nouvelles – 200 p. - 14 €) Couverture : **Arro**. Illustrations : **Arro, G. Berthelot, Gregor** Textes de : **R. Darvel – D. Delahaye, J. Hamham – V. Herbillon, J. Heylbroeck, É. Lainé. J.-B. Pouy, J. Verschueren, J H. Villacampa.**



Les anthologies sont disponibles à la boutique et sur www.phenomenej.fr/catalogue.php

Jean-Paul Guéry

Collines noires de Dan Simmons –Robert Laffont. 1936, Mont Rushmore, Dakota du Sud, USA. Paha Sapa, un vieil indien Lakota sculpte à la dynamite les monumentales statues des pères fondateurs de l'Amérique. Paradoxe total pour cet homme qui a assisté en direct à la bataille de Little Big Horn en 1876 et découvert, en touchant Custer agonisant, qu'il pouvait pénétrer la conscience des gens. Par flash-backs, il revisite tous les moments importants de son existence. L'immense talent de conteur de Dan Simmons explose dans ce bouleversant récit ethnologique qui fait renaître avec force et émotion toute une civilisation passionnante et mystérieuse. Génial ! (536 p. – 23.90 €)

Silo de Hugh Howey. Actes Sud. Une catastrophe indéterminée à exclu toute vie sur la terre mais quelques milliers de survivants se sont réfugié dans un gigantesque silo souterrain de cent quarante-quatre étages. Organisés en société hyper structurée, les rescapés sont soumis à une discipline extrême destinée à assurer la survie de l'espèce. Il semble toutefois que certains dirigeants mènent double-jeu et suppriment ceux qui sont trop curieux. Une jeune mécanicienne à l'esprit très affûté se révolte et découvre un secret qui modifie le cours de l'histoire. Premier ouvrage d'un Américain prometteur, ce surprenant thriller post apocalyptique est une vraie réussite ! (560 p. – 23 €)

L'Analphabète qui savait compter de Jonas Jonasson. Presses de la Cité. Soweto, 1974. Employée à la vidange des latrines du plus grand ghetto d'Afrique du Sud, Nombeko, une jeune fille noire de quatorze ans, montre une exceptionnelle capacité à jongler avec les chiffres. Condamnée à servir un ingénieur en nucléaire, elle développe ce don unique et finit par devenir malgré elle un acteur incontournable de la paix dans le monde. Authentique réquisitoire contre l'intolérance, ce nouveau roman de l'auteur du *Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* nous offre une hilarante et mémorable leçon de politique internationale traversée d'humour cinglant et de situations cocasses. (480 p. – 22 €)

Dossier 64 de Jussi Adler-Olsen - Albin Michel. Inspecteur de la police criminelle de Copenhague, Carl Mørck dirige un service chargé de rouvrir d'anciennes enquêtes jamais élucidées comme cette vague de disparitions à



la fin des années 80. Bien sûr, Carl serait plus serein si on ne cherchait pas à le déstabiliser avec une vieille affaire qui avait bien faillit mettre un terme à sa carrière. Aidé de ses deux fantasques assistants habituels, il découvre les coupables forfaits d'un groupuscule d'extrême droite très actif dans les années cinquante. Adler Olsen nous livre une passionnante enquête à entrées multiples rehaussée de flash-backs judicieusement ordonnés. (22.90 €)

LA TÊTE EN NOIR est sur SCOPALTO

<http://www.scopalto.com/>

Scopalto est le portail des périodiques francophones. Revues d'art, magazines culturels, fanzines créatifs, ils trouvent tous leur place sur ce kiosque numérique, que ce soit en page d'accueil ou au sein d'univers spécialisés comme l'architecture, l'art contemporain, la BD, la danse, le dessin, l'histoire, le jazz, la mode, la poésie, le polar, la SF, le rock, etc.

Plusieurs revues ou fanzines (Zoo, le Bonbon Nuit, Novo, Get Freaky, La Tête en Noir, etc.) sont **consultables gratuitement** sur le site.

Scopalto propose à ses visiteurs un large panorama de services :

- consultation de numéros au format numérique
- recherche dans les archives de la presse ;
- création d'alertes pour une veille sur-mesure ;
- mise à disposition d'un kiosque personnalisé regroupant les revues favorites de l'internaute ;
- découverte des dernières tendances et du planisphère des périodiques francophones.

Allez jeter un œil sur le site !!!

Jean-Paul Guéry

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Bernard GUÉRIN : Le Secret de la Vieille Bourse. Ravet-Anceau « Polars en Nord ».

Bouquiniste, un métier à la page ! La Vieille Bourse, monument situé dans l'ancien Lille, est un lieu incontournable pour les touristes, surtout ceux qui sont attirés par les livres, anciens ou modernes. Dans son enceinte, ce bâtiment recèle une sorte de cloître où tous les après-midi, quel que soit le temps, des bouquinistes tiennent leurs stands, à l'instar de ceux qui sont installés sur les quais de Paris. C'est également le lieu de rendez-vous des amateurs du jeu d'échecs. Dans cette enceinte se balade régulièrement Émile Martineau, honnête avocat à la retraite. Il connaît la plupart des boutiquiers, dont Joseph Guisle, son ami et doyen des lieux, ou encore Jef, dit le Belge, Hélène, l'opulente rousse presque septuagénaire mais dont les appâts ne trahissent pas l'âge, et Babette, la plus jeune, qui oscille entre trente et quarante ans qui, si elle officie dans l'ancien, collectionne aussi les amants. Cet après-midi là, en ce mois d'octobre pluvieux, peu de déballeurs, mais une effervescence règne autour des étalages des quatre vendeurs. Un carton a été jeté à terre et les bouquins gisent. Un incident pour les uns mais pour Jef c'est une violation de son petit territoire. Ce carton n'a pas dégringolé tout seul, et comme la plupart des véritables bouquinistes, amoureux de leurs trésors, qu'il s'agisse d'ouvrages reliés ou de livres de poche, c'est le forfait qui en lui-même est déplorable, lamentable et désolant. Aucun petit voleur n'aurait pu s'amuser à commettre ce gâchis, de plus la journée vient tout juste de commencer et ce n'est pas encore l'affluence des chalands. Or, seuls les vendeurs possèdent les clés des portes massives qui permettent d'entrer dans cet enclos. Hélène, arrivée la première, n'a rien remarqué. Quelques jours plus tard, c'est un autre stand, celui de Paul, qui est ainsi chamboulé. Les cadenas ont été fracassés, des livres ouverts et déchirés, des tiroirs et des cartons vidés. Des lots de livres récemment achetés par Jef et Paul lors d'une vente aux enchères, lors de la vente publique de la bibliothèque d'un collectionneur, la succession d'Hubert la Roquette. Jef et Paul avaient acquis en plusieurs fois des lots proposés aux enchères. Le commissariat est prévenu, et l'inspecteur Thuilliez, un habitué de l'endroit et passionné d'échecs débarque. Les suspicions ne tardent pas à se porter sur les uns et les autres, mais bientôt c'est sur Babette que tous les regards se tournent. Façon de parler car elle disparaît, ne donnant plus de ses nouvelles. L'effraction d'une

bouquinerie, hors des murs de la Vieille Bourse, est à déplorer et naturellement les soupçons se portent sur Babette. Et si elle avait découvert quelque chose dans l'un des ouvrages de la succession Roquette ? La piste est envisagée surtout lorsqu'une jeune fille raconte que la disparue était à la recherche d'un Marocain. Une méprise homonymique qui perdurera quelque temps et entraînera les protagonistes, dont Émile Martineau qui décide de jouer les enquêteurs en marge de la police. Babette n'est pas la futive, à moins que l'un de ses amants, avec lequel elle aurait perpétré ses forfaits, l'ait tout simplement retirée du circuit, car elle est retrouvée nue, morte sur un des stands quelques après. Un pigeon ensanglanté a été déposé sur son corps. Une hypothèse ésotériste est alors envisagée.

Martineau et sa femme Madeleine vivent en horaires décalés, c'est dans leur tempérament. Pourtant, ils se rencontrent dans la journée et discutent. Cette affaire passionne Madeleine qui a lu tout Agatha Christie, et écrit pour son plaisir des romans, non édités, de véritables sagas fleuves. Elle avance des hypothèses qui ne sont pas si farfelues que cela, Émile et ses amis, Joseph, Jef, Hélène par exemple qui échangent des suppositions en sa présence, peuvent s'en rendre compte. Pour le commissaire, le patron de Thuilliez, l'enquête n'avance pas assez rapidement, d'autres affaires requièrent leur concours.

Ce roman, à l'intrigue bien menée et qui réserve quelques belles surprises, est surtout axé sur l'univers des bouquinistes, l'auteur lui-même en est un, et le décor prestigieux de cette Vieille Bourse lui donne une saveur particulière. Bernard Guérin a longtemps pratiqué dans l'enceinte de ce monument et il en connaît parfaitement les arcanes. Il en décrit l'atmosphère, l'ambiance, sans que pour autant cela empiète sur l'intrigue qui ne propose pas de scènes inutiles, violence, sexe, comme bien souvent des auteurs se croient obligés d'en truffier leurs romans, ce qui nuit au bon déroulement de l'histoire et des mystères qu'elle recèle. La référence à Agatha Christie est judicieuse, et malgré les a priori de certains jugeant sa production désuète (ce qui est faux), ce roman s'intègre parfaitement dans cet univers christien. En espérant que l'auteur pourra renouveler l'expérience de l'écriture, et je gage, puisqu'il est adepte du jeu d'échecs, que ce n'en sera pas un.

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

AFRICAN TABLOID, de JANIS OTSIEMI. JIGAL POLAR 2013. Libreville, 2088. Un an avant les élections, Roger Missang, journaliste d'investigation, est retrouvé mort sur une plage près du palais présidentiel. Il a une balle dans la gorge et deux doigts de la main gauche coupés. Son ordinateur est introuvable. Quelques jours plus tard, on apprend que l'arme qui l'a tué est la même que celle qui a donné la mort à Pavel Kurka, ancien chef de la sécurité du Ministre de la défense nationale. Qui a tué le journaliste ? Sa mort a-t-elle quelque chose à voir avec son travail ? Koumba, capitaine de la PJ, est à la manœuvre. L'enquête s'avère ardue car tout indique que l'on se trouve en présence d'un assassinat politique. La victime enquêtait souvent sur la corruption des élites du pays qui est quasiment mis en coupe réglée par les hommes en place et leurs amis. Comme souvent les apparences sont trompeuses. Koumba va découvrir pour quels trafics mis à jour, le journaliste a été exécuté.

Janis Otsiemi connaît le Gabon comme sa poche. Il nous peint un tableau très réaliste d'un pays en piteux état, dirigé par une clique qui ne pense qu'à se remplir les poches. La corruption est un sport national. Les jeunes se livrent à toutes sortes de trafics et la police, qui manque de moyens (et dont les fonctionnaires ne brillent pas par leur zèle) a fort à faire. Aussi a-t-il fallu beaucoup de ténacité à Koumba pour mener son enquête jusqu'au bout. L'auteur nous livre un tableau extraordinairement vivant d'une réalité peu reluisante, et il le fait dans une langue imagée parsemée d'expressions locales savoureuses du genre: « le ministre s'était fait voler son chéquier pendant qu'il coulissait une adolescente levée devant son lycée ». À l'heure où l'Afrique est en pleine actualité, il ne faut pas manquer African tabloid.

CRIMES SANS IMPORTANCE, de DAVE ZELTSERMAN - RIVAGES NOIR 2013. Joe Danton est un ancien flic au passé chargé, qui a autrefois touché des pots de vin et s'est compromis avec la pègre. Sur le point d'être découvert, il a grièvement blessé le procureur Phil Coakley. Pour cela il a passé sept années en prison. Aujourd'hui il est libre, mais sans emploi et divorcé. Manny Cassey, parrain local, est en train d'agoniser à l'hôpital. Or il éprouverait, dit-on, le besoin de soulager sa conscience. Voilà une mauvaise nouvelle ! Joe retrouve Dan un ancien complice, toujours policier. Celui-ci lui met en main un marché : ou éliminer Manny



rapidement, ou éliminer Coakley qui espère une confession de Manny. Comment s'en sortir ? Joe rend visite à Manny à l'hôpital; il est mal reçu et se heurte à Manny junior, une véritable ordure qui lui réclame une vieille dette. Par chance, Joe fréquente le *Kelley's*, un night club dont le patron est un copain et où une jolie entraîneuse lui fait cette confiance : Phil a une liaison avec une pute. Voilà un moyen de pression. Autre piste : une mignonne infirmière a des sentiments pour lui. Il faut la convaincre d'administrer à Manny une overdose de morphine. Le plan de Joe va-t-il réussir ?

Rédemption. C'est le mot qui peut le mieux qualifier ce récit. Sorti de prison, Joe n'a qu'un objectif : refaire sa vie. Mais tout le monde se ligue contre lui : ses parents qui le rejettent, son ex-femme qui ne veut plus le revoir, son ancien complice qui le trahit, ses anciens collègues qui guettent le moindre faux-pas. Les malheurs s'enchaînent et toutes les initiatives de Joe échouent. Crimes sans importance est un roman vraiment noir qui se lit d'une traite avec un grand plaisir.

Gérard BOURGERIE

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°166 - Janvier/Février 2014

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58